

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — Mlle Eugénie Tessier. — En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx. — William O'Brien. — Aux enfants. — Usages et coutumes. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — Recréations de la famille. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Les condamnés anarchistes de Chicago. — Le général D'andlau. — M. Daniel Wilson. — Le naufrage du "Vernon" sur le Lac Michigan. — Harmonie. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Les principales primes réclamées du dernier tirage, jusqu'au moment où nous mettons sous- presse, sont Mme Alfred Pageau, 369, rue St-Hypolite, quartier St-Jean-Baptiste, Montréal, \$25.00; M. E. Edmond Lemieux, du département de la Milice, Ottawa, \$4.00; M. J. O'Brien, employé chez MM. Séguin, Lalime et cie, St-Hyacinthe, \$3.00; J. B. V. Dumont, Lévis, \$2.00.

Nous publierons la semaine prochaine la liste complète des réclamants.



**A**UTREFOIS, il n'y a pas plus de cent ans que cette coutume a disparu, pendant tout le mois de novembre, consacré aux trépassés, comme vous le savez, il existait à Paris une habitude qui nous paraîtrait bien étrange si on la faisait revivre de nos jours.

Un moine de la confrérie des pénitents, ou à son défaut, un bedeau enveloppé d'une robe blanche parsemée de têtes et d'ossements de morts, et de larmes noires, et tenant à la main une clochette, parcourait les rues, pendant la nuit, en agitant sa clochette et en criant de la voix la plus lamentable :

— Réveillez-vous, gens qui dormez : priez Dieu pour les trépassés.

Le clocheteur, tout en jetant cet appel mélancolique, frappait quelquefois les portes des maisons du bout de son bâton, et les bourgeois réveillés en sursaut par cette funèbre invitation, se mettaient à genoux sur leur lit et murmuraient vaguement des prières pour le repos des morts.

Cet usage ne plaisait cependant pas à tout le monde, et un des premiers membres de l'Académie Française, Saint-Amant, fatigué d'être réveillé toutes les nuits, publia les vers suivants :

Le clocheteur des trépassés  
Sonnait de rue en rue,  
De frayeur rend les cœurs glacés  
Bien que le corps en sue;  
Et mille chiens oyant la triste voix,  
Lui répondent à longs abois.

Ces tons ensemble confondus  
Font des accords funèbres  
Dont les accents sont épanchus  
En l'horreur des ténèbres  
Que le silence abandonne à ce bruit  
Qui l'épouvante et le détruit.

Lugubre courrier du destin,  
Effroi des âmes lâches,  
Qui si souvent, soir et matin,  
M'esveille et me fâches,  
Va faire ailleurs, engeance du démon,  
Ton vain et tragique sermon. ....

\* \* Or, il y a quelques jours, pendant la nuit de vendredi à samedi, je me réveillai tout à coup en songeant aux morts, tout comme si le clocheteur des trépassés venait de frapper à ma porte, et vous ne vous étonnerez pas trop de ce cauchemar qui m'obsédait, en vous rappelant que l'on venait de pendre quatre criminels et que, tout le jour, je n'avais entendu parler que de la mort violente des anarchistes de Chicago.

On était sorti de l'incertitude. Lingg s'était fait sauter, la veille, une partie de la tête, et avait terminé ses jours par une action d'éclat, comme le disait cyniquement un de mes amis, très fier de cet à peu près.

Fielden et Schwab avaient eu grâce de la vie, et leur peine avait été commuée en baigne à perpétuité.

Restaient les quatre autres : Spies, Engel, Fischer et Parsons qui viennent de rendre leur âme au diable.

Et voici comment je pensais aux morts.

\* \* Je vous parlais la semaine dernière des derniers mots prononcés par certains personnages avant de mourir, et je me demandais ce que pourraient bien dire les dynamitards quand on leur mettrait la corde au cou.

Nous le savons maintenant : Spies s'est exprimé ainsi : « Il viendra un temps où notre silence sera plus puissant que les voix qui nous étranglent maintenant. »

Cela ne veut pas dire grand chose, et cette phrase ne passera pas à la postérité.

Fischer : « C'est maintenant le plus beau moment de ma vie. »

C'est une opinion comme une autre, et plus d'un honnête citoyen, qui craignait d'être bombardé ou dynamité par le bandit, a dû être de son avis. Engel : « Hourrah pour l'Anarchie. »

Son exemple prouve que l'anarchie ne donne pas à ses disciples une position sociale bien enviable, quoiqu'il ait été au-dessus des autres hommes pendant quelques instants... au bout de la corde.

Parsons s'est borné à demander la parole. Tous sont morts sans crainte, je le reconnais, mais on voit toujours les bandits strangulateurs de l'Inde (Thugs) placer eux même la corde à leur cou quand ils sont sur le point d'être exécutés, et cette dernière bravade ne signifie rien.

\* \* Le gouverneur de l'Etat a épargné deux des condamnés, Fielden et Schwab, et la raison principale qui a milité en leur faveur est, dit-on, qu'ils étaient les seuls travailleurs de la bande; les autres n'étant que des parasites de la société.

Tous ces gaillards là, sauf Parsons, venaient du pays du socialisme et du communisme, de l'Allemagne aux blondes Gretchen et au myosotis bleu.

C'est dans les *lager beer*, je l'ai déjà dit, que l'on agite le plus les théories du socialisme, et la chose est facile à comprendre. La strychnine et l'acide picrique que l'on introduit dans la bière pour lui donner du relevé et l'armertume nécessaire, fouette le sang et met le cerveau en ébullition à chaque verre, sans produire les effets de l'alcool.

Ce coup de fouet, répété tous les jours et très souvent chaque soir, sur excite les esprits, les dispose à tout, excepté au travail régulier, et c'est alors que l'on voit un de ces énérvés se lever et émettre des idées comme celles que j'ai vu rapporter dernièrement.

« Frères, disait ce socialiste, il en est qui désirent être ambassadeurs, députés, patrons, et occuper une de ces positions que nous voulons abolir pour toujours. »

« Moi, je suis facile à satisfaire, et je veux tout simplement que chacun de nous ait chaque jour :

« Six livres de pain.  
« Huit livres de choucroute.  
« Trois gallons de bière.  
« Une livre de tabac.  
« Du schnaps et deux florins d'argent de poche. »  
Tant que le prolétaire n'aura pas ce strict nécessaire, l'anarchie n'aura pas terminé son œuvre !

Et notez que ce prolétaire ne faisait œuvre de ses dix doigts et passait son temps à répandre ses théories insensées parmi les bons ouvriers. Tant pis pour ceux qui se laissent séduire, ils sont perdus à moins qu'une circonstance ne les ramène dans le droit chemin.

\* \* Cette circonstance arrive quelquefois. Il y a treize ou quatorze ans, je me suis trouvé dans la salle de l'*Institut Canadien*, à Montréal, à une sorte de conférence, donnée par une sorte de déclassé, se disant Humbert d'Abrigeon, devant un public de toute sorte.

Ce hâbleur pérorait pendant trois quarts d'heure, critiqua le pays, ses mœurs, ses habitudes, sa religion, ses habitants et sa cuisine. La foule chauffée à blanc applaudissait à tout rompre.

C'était très joli, cette collection de radicaux.

Le président, un très honnête homme et très paisible citoyen de Montréal, qui ne semblait pas être sur un lit de roses, demanda si quelqu'un voulait réfuter les idées boursofflées et ridicules émises par le citoyen Humbert. Je me présentai et commençai à démolir l'échafaudage de ce singulier énergumène, mais une interruption n'attendait pas l'autre, les insultes se succédaient, on m'appelait : aristo, pauvre, clérical, etc., etc., et je n'avais pas parlé dix minutes, qu'on parlait de rien moins que de me jeter par la fenêtre, manière comme une autre de me mettre à la porte.

Je descendis de la tribune au milieu des vociférations de mon auditoire distingué.

Pendant six mois je fus mis à l'index et, comme le lendemain, nous avions — douze Français — signé une protestation qui fut publiée dans la *Minerve* et le *National*, je crois, on nous désigna sous le nom des douze apôtres.

Un an ou deux plus tard, le citoyen Humbert avait disparu, et la plupart des socialistes qui remplissaient autrefois la salle de l'*Institut Canadien* étaient partis, qui d'un côté, qui de l'autre.

Quelques amis de mes adversaires restèrent cependant à Montréal, où le milieu paisible dans lequel ils vivaient eût la meilleure influence, et bien des fois depuis, je les ai rencontrés et je leur ai parlé du temps où j'eus si peu de succès pour mes débuts oratoires. Leurs idées avaient complètement changé, ils sont devenus d'excellents citoyens, s'occupant de leurs affaires plus que de celles des autres, ils ont renoncé à faire le bonheur du peuple en lui envoyant des coups de fusil et, si jamais on proposait de faire une révolution, ils seraient les premiers à s'y opposer.

Vous voyez donc qu'il y a souvent des égares qui peuvent retrouver leur chemin, et à ce propos, je suis heureux de constater que parmi les anarchistes de Chicago il ne s'est pas trouvé de Français, car si le malheur avait voulu qu'il s'en trouvât un seul, Dieu sait quelles injures on aurait lancées à la France.

Enfin, tout est bien qui finit bien, mais j'espère que les socialistes vont nous laisser tranquilles pendant quelque temps, car je ne tiens nullement à entendre de nouveau, même en rêve, le cri du clocheteur des trépassés.

\* \* Le voilà qui sonne encore cependant, mais cette fois, sa clochette s'agite pour un défunt qui n'a laissé que de bons souvenirs.

Depuis quelques jours déjà, un des représentants d'une des plus nobles familles du Canada, est décédé. Je veux parler de feu Joseph Lefebvre de Bellefeuille, le dernier seigneur héritaire de Saint-Eustache et de Cournoyer, décédé à Saint-Eustache, le 31 octobre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La famille de M. de Bellefeuille est l'une de celles qui, par leur noblesse et leur ancienneté, ont su commander le respect et l'admiration.

Venue de France au dix-septième siècle, elle s'attacha surtout à faire fleurir la civilisation dans l'Amérique du Nord et à fonder une colonie qui devait s'appeler la Nouvelle-France. Elle